

---

# La fissure

---

*Une nouvelle de*

Saber

*«Parce que dans ses pupilles demeurait le  
mystérieux et éternel horizon que la mer  
laisse comme un souvenir au fond des  
yeux de tous ceux qui, nés sur ses bords,  
ont été forcés d'en partir.»*  
Mishima, *Confession d'un masque*.

La ville est, à présent, contrainte au subterfuge et aux travestissements. Sa rumeur moite sent la psalmodie et le cadavre. Les vieux, assis, boivent amèrement le calice de leur honte. La peur les a gagnés. Et leur morale se trouve tapie dans l'incertitude de l'irrésolu. La blancheur de leur sérénité est à présent souillée. Leurs propos n'ont plus de dents propres. Leurs rêves cèdent la place aux regrets. Le doute gagne en brassées agitées. Le doute leur parvient déjà mouillé. Comment peuvent-ils convaincre? Comment peuvent-ils se remémorer? Et à quoi peut bien ressembler la mémoire maintenant?

La nouvelle religion qui avance à pas pressés ne prête aucune écoute à leurs vibrations. A leurs angoisses, à leurs certitudes accroupies. C'est la religion de la scotomie. La religion de la chasse à courre du champ de conscience.

Depuis quelques mois déjà, les rues sont muettes. Ruisselantes de maussade, d'impatiences de tout acabit, d'interrogations trébuchantes, d'insultes fumeuses, de coups de poing sous la table, de bouillonnements, de désobéissances en tout genre, de rigolades nerveuses, de silences assourdissants et de souffles coupés et de torsos bombés. Pleines de jets de pierre aux visages livides des lampadaires. Pour leur casser n'importe quel rite. Le risque se fait trottoir. Il n'y a plus de bonnes intentions. Il n'y a plus que l'enfer qui se partage le mieux.

L'angoisse matinale. L'affrontement quotidien de l'entrée de l'immeuble. Sortir furtivement, les mains mouillées, le cœur claquant des dents, les yeux compas. Sortir avec la marque au front. Portant le refus, tel une infule. Ou alors rosser les

---

Printemps 1996

serrures. A quoi peut bien servir une peau sauvée, se demande Ayed? Une peau sans promesses est une peau d'otage, se dit-il.

Aujourd'hui, un poète a été assassiné. Il ne sait pas pourquoi. Personne ne sait pourquoi... Que peut-on bien savoir maintenant, ici, se demande encore Ayed?

L'angoisse matinale. Encore elle. Se résoudre à vivre. Malgré elle. Vivre et rêver. Rêver la vie entre des murs aux pores bouchés. Des pores au souffle coupé. Rencontrer des amis, ou les imaginer, et leur dire: voulez-vous partir? Pouvez-vous rester? Pourquoi vous partez? Pourquoi vous vous posez des questions? Vous posez-vous des questions?

Partir ou ne pas partir? Est-ce une question? Cela fait, maintenant plusieurs semaines que cette valse hésitation fait suinter les méninges et les certitudes de tous les survivants d'Issi. Les morts eux, préfèrent garder leur sang froid.

Ayed, qui a maintenant la quarantaine réticente, se l'est déjà posée il y a plusieurs années quand, à la fin de ses études dans un pays étranger, il s'était demandé, des semaines durant, s'il allait rentrer ou rester. Rester dehors, comme on dit chez lui, dans le froid et la solitude de ce grand pays gris et indifférent. Ce pays où souvent ses rêves se sont fracassés contre les parois de l'inaccessible. Et où il peut être acculé à retourner.

Ce pays où ses pulsations chaudes et désordonnées se sont souvent, figées devant le regard glacial du calcul. Le calcul est ici, une culture. Un mode de vie mais aussi une règle de conduite. Qu'il n'a jamais pu intérioriser. Le pourra-t-il un jour? Lui qui vient de ce pays vaste et clair où les vagues de dunes se succèdent à perte de vue. Ce pays où il ne sert absolument à rien de compter. Sauf quand il s'agit de se demander si les étoiles sont plus nombreuses que les grains de sable. Ou que les jours sont plus nombreux que les cheveux de la tête d'un homme. Les hommes qu'il a côtoyé, dans sa toute dernière enfance, ne lui ont jamais livré la moindre réponse à ces questions. Peut-être qu'eux-mêmes n'en savaient rien. Et c'est peut-être pour cela aussi, qu'il a renoncé, une fois pour toute, à compter. Mais à l'angoisse de rentrer ou rester dehors, sous ce vaste ciel gris, il a opposé le souvenir. Le souvenir de Zahra. Le souvenir de toutes les promesses.

Zahra est restée au pays durant toute son absence. Il ne l'a revue qu'une seule fois. A l'occasion d'un mariage d'une autre cousine. Il y a aussi le souvenir de la mère, des frères et des soeurs. Parfois celui du père. Des amis d'enfance et même des voisins. Dans ces pays on ne devient jamais tout à fait adulte. On est toujours le fils et le voisin de quelqu'un. Et plus tard, l'otage de quelque chose.

C'est la promesse de Zahra, la promesse de Zahra qui s'est faite retour. Et Ayed avait alors sans regret, aucun, décidé de rentrer. De se livrer aux exercices du bonheur probable. Et de se laisser choir aux rivages de tous les possibles.

A ce moment le pays connaissait une grande fébrilité. Et gouttait goulûment aux délices que peuvent procurer les grands idéaux érigés en dessein. Ayed pouvait participer à l'euphorie de la ronde. Il vient d'obtenir un diplôme dans une grande université étrangère, grâce auquel il va pouvoir travailler dans la sienne. Dans cette université qui a vu des milliers de jeunes de son âge aller à l'assaut du ciel. Certains n'en sont jamais revenus d'ailleurs. D'autres se sont contentés d'un lopin de terre. Ou de plusieurs. Lui avait la poésie au corps. Celle de Zahra d'abord. Puis celle des promesses des lendemains qui marchent. Et les sourires qui se lèvent et qui se dressent dans tous les recoins de tous les matins. Comme dans le regard de Zahra.

Les yeux de Zahra sont verts. Et Ayed a toujours porté le souvenir de l'admiration étonnée qu'il leur voue comme une amulette scintillante sur la poitrine de son coeur.

Une amulette qui contient quelque chose de divin. Quand ils étaient tous deux étudiants à l'université du Plateau, il se plaisait à répéter que Zahra venait tout droit de la mythologie grecque. Car toutes les déesses, jalouses, se sont liguées contre elle. Contre ses yeux. Et l'ont alors, envoyée aux calendes terrestres. C'est pour cela qu'Ayed voue une gratitude incommensurable aux déesses grecques. Une gratitude éternelle. C'est peut-être un peu, grâce à elles, aussi, qu'Ayed et Zahra ne se sont jamais quittés. Et qu'ils s'aiment toujours avec la même fraîcheur que celle des matins qui se lèvent. Sans cesse. Ayed et Zahra sont toujours ensemble ; mais toute cette période féerique, kaléidoscope d'enchantements et de désirs en devenir, s'est désagrégée. Elle a été mise en lambeaux. Noirs et gris. Couleurs prisées par la religion nouvelle. La religion qui fait suer les couleurs. Et les méninges.

Leur travail à l'université du Plateau leur a procuré d'intenses instants de joie partagée. De convivialité toute en couleurs. Durant une décennie, les peines et les ravissements se sont tendrement tenu la main dans une ville qui avait les yeux tournés vers le large et la lumière.

Ayed se surprend à remonter les escaliers de sa mémoire, un à un et de plus en plus vite, pour atteindre les premiers instants de cette période de hautes et chaudes couleurs. Des couleurs qui se conjuguent souvent au vert, à cause de Zahra, mais aussi à la réminiscence des feuillages qui chatouillaient inlassablement les persiennes des chambres universitaires, véritables laboratoires d'humanités futures où les révolutions et les ordres du monde, se défaisaient et se refaisaient au gré de quelques maigres et passagères lectures. Parfois aussi autour d'un de ces plateaux en aluminium qu'on ramenait du restaurant universitaire contre un jeton noir et qui contenait plus d'eau que de youyous. Mais qui était, souvent gorgé d'éclats de rires.

En ce temps, la ville entière se fardait des lampions de l'espoir. La générosité se voulait mondiale. Humanisme, internationalisme, solidarité ou d'autres mots encore fusaient de toutes les fissures des systèmes. Chacun échafaudait le meilleur stratagème pour sauver le monde. Et les raisonnements cédaient souvent le pas à l'excitation. Parfois aux claquements de portes. Mais dans tous les cas, l'intention était cosmique. Complice de la démesure. Dans un décor étoilé et coloré.

Cette période Ayed la ressasse comme pour y scruter, tapis au fond de ces scintillements, les germes de la malédiction nocturne qui enserre pernicieusement Issi. Ce voile opaque qui s'abaisse chaque jour un peu plus sur la ville, la vouant inexorablement aux épaisseurs des ténèbres. Ayed sait qu'il fait partie de cette génération lourde à porter. Celle des témoins de la lumière. Ils sont les cibles privilégiées du Molosse des sombritudes. L'une des premières tâches de la religion nouvelle est de les réduire au noir. C'est pour cela que l'éparpillement de la lumière figure en très bonne place dans son programme. Au plus long terme, il s'agira de la réduire en miettes puis en souvenir. Les agents du Molosse qui sont chargés de cette tâche, doivent avoir pour caractéristique d'être obscurs à l'intérieur et sombres à l'extérieur. Le tout se conjugant dans une harmonieuse volonté d'anti-lumière, dont le premier signe apparent et distinctif est la bande d'ombre qui entoure le visage. Signe de ralliement sécrétaire.

C'est pour cela que les premiers regroupements des agents du Molosse eurent lieu dans des quartiers sans éclairage public. Et depuis ils veillent scrupuleusement à ce que la clarté ne les éclabousse guère. Depuis quelque temps, ils s'agitent dans tous les sens pour dresser des barricades. Des remparts et des abris aussi. Les poches d'obscurité se multiplient avec une rapidité qui donne le tournis. Ayed connaissait

l'efficacité redoutable des agents du Molosse mais depuis quelques semaines, ils ont accéléré le rythme. Et les cadences se font psalmodies. Aujourd'hui, a eu lieu un impressionnant rassemblement au stade. Ayed pouvait voir du balcon de son appartement se trouvant dans une cité sans éclairage public, le degré de noirceur que compose la masse compacte bien encadrée par les services du Molosse. Pour eux, le succès des rassemblements se mesure au degré de noirceur. Plus le cercle noir s'élargit, plus la victoire s'approche.

Ayed est un littéraire, comme on dit à Issi, avec une péjoration enjouée, voue une confiance secrète à ses rudiments de géométrie. Il bombe un peu le torse, avale l'air du balcon et le rire en coin se dit à haute voix : d'après les statistiques, ils ne réussiront jamais. Il y a trop de jeunes dans ce pays. Ce pays est un pays de jeunes. Et les jeunes c'est changeant, impatient, volage. Les jeunes sont le rempart contre toute décrépitude précoce. Contre la "vieillesse" osa Ayed en rigolant. La preuve est là. Si notre pouvoir à inventer des mots rebelles, inacadémiques, est sauf, notre imagination rimbaldienne n'a pas perdu le goût des voyages, le goût des partances ; alors rien ne peut se perdre. Rien ne sera jamais perdu. Ayed bombe encore le torse, avale l'air du balcon du huitième étage et se dit à très haute voix, cette fois-ci : rien ne sera jamais perdu. Notamment pour les personnes qui peuvent conjuguer Mallarmé à Ibn Arabi, Musset à El Farabi. Et leurs rêves à l'infini.

Ayed s'est assis sur la malle de métal bleu qui fait office de banquette au balcon, et s'est dit : est-ce que la conjugaison des poètes de tous les temps, de toutes les races, de toutes les beautés, de toutes les promesses peut être un métier? Comment peut-il le devenir? Pourra-t-il le devenir? En s'arrachant, avec regrets, à la malle bleue, en se levant, la première vague qui agressa ses yeux est encore cette masse compacte. Sombre. Noire. Et porteuse de ténèbres. Porteuse de périls. C'est la détermination de cette masse compacte à fermer le ciel qui a ramené Ayed à ses veines. A ses pulsations, à Zahra.

Tout à coup, une sueur zigzagante arracha sa colonne vertébrale à sa rectitude. A la monotonie du tassement. Et au mythe du pilier.

Ayed s'arracha avec dépit à la distraction de la bravoure de la poésie contre les vociférations. A la générosité impromptue de la poésie, face aux stades noirs. Il pense à Zahra Et son sang se transforme brutalement en doute liquide. Zahra n'est pas encore rentrée. Zahra est toujours à l'heure depuis vingt ans. Que s'est-il passé aujourd'hui ? Aujourd'hui, Zahra n'est pas encore rentrée et les stades sont noirs. D'hommes.

Zahra est partie ce matin, porter avec détermination naïve à une réunion de femmes. Depuis quelques temps, les femmes se réunissent beaucoup à Issi. Elles croient, peut-être que c'est une manière de conjurer le voile opaque qui tombe inexorablement sur la ville, en lui opposant du son. Et beaucoup de vibrations. Les femmes d'Issi ont toujours eu l'écho fort. Et les oreilles bien accrochées. Car de tout temps, elles n'arrêtaient pas d'entendre toutes sortes de choses. Depuis qu'elles naissent femmes, en fait. Mais depuis l'assombrissement, plus encore. L'assombrissement est propice aux agitations. C'est comme pour l'éclipse. Dans toute la ville il y en a qui retournent la veste, il y en a qui se prosternent. Il y en a qui prennent des tamis. Ou des tambourins. Il y en a qui s'encensent. Il y en a qui se lèvent dans les paumes. Il y en a qui se voilent. Ou qui se taisent. Il y en a qui se volent. Beaucoup se volent. Beaucoup se violent aussi. Il y en a qui font les deux. Parfois les trois. Zahra a toujours pensé que la meilleure manière d'ôter un voile était de l'enlever. Elles étaient plusieurs à le penser. Et de plus en plus depuis que le voile se fait menace. Elle était

partie porter cette évidence toute candide à la réunion. La réunion des femmes. Ayed était un peu réticent par ces temps d'assassinades, de déploiements d'agents du Molosse. Et de réduction de femmes. Des hommes aussi. Mais surtout des femmes qui se réunissent.

Pour les agents du Molosse comme pour les voisins imbibés, une femme qui se réunit est toujours une femme qui s'accouple. Peu importe quand. Peu importe où. Peu importe avec qui. Une femme qui se réunit est une femme qui s'unit. Corps à corps.

Les agents du Molosse ont des gommages de plusieurs cartouches. Ils peuvent effacer à tout moment et en tout lieu. Ayed l'avait dit à Zahra avant de sortir. Il regrette à présent de l'avoir laissé sortir assister à cette satanée réunion. Une sueur froide lui parcourt la colonne vertébrale. Et pris de panique, il balaie une dernière fois la masse noire du stade avant de fermer la porte et prendre d'assaut les escaliers qu'il dévale avec la même légèreté qui le poussait, tout enfant, du haut d'une dune vers les pieds de la palmeraie. La peur a le pouvoir redoutable d'arrondir les marches d'escalier. Et le dos.

Durant ces interminables secondes, Ayed sentit ses jambes se raccourcir et fut pris, soudain, de l'irrésistible besoin de s'asseoir au milieu des marches. De suspendre cet envol. Et de fixer dans les yeux, les idées noires. Avant de les voir détalier. Il esquissa un léger mouvement de la tête et aperçut, comme un secours inattendu le sourire brun de Leila qui éclaira la rampe. Leila est la meilleure amie de Zahra. Elle aussi croit au son qui déchire le voile. Mais elle ne croit pas beaucoup aux réunions. Elle préfère les fêtes. Et les lectures nocturnes.

Zahra qui se tenait derrière elle fut étonné de voir Ayed dans cette position inhabituelle mais elle saisit très vite l'ampleur de son inquiétude. Elle comprit qu'elle était au coeur de ce désarmement. Et comme pour l'exorciser, elle ironisa :

— Il y a un concert de Raï au stade, tu t'y rends ?

— Seuls les cerfs-volants sont admis, répondit-il avec un soulagement apparent.

Dans un même mouvement Leila et Zahra lui tendirent la main pour qu'il prenne appui. Il se souleva avec l'enthousiasme d'un marcheur qui quitte un tunnel. Il se précipita le premier pour ouvrir la porte. Et machinalement, ils se dirigèrent tous les trois vers le balcon. Le stade était toujours aussi sombre. Mais l'excitation était montée d'un cran dans la masse brune. A la docilité soumise de la masse qui écoutait religieusement les vociférations qui fusaient des haut-parleurs, a succédé une hystérie fébrile où se mélangent dans un brouhaha assourdissant, prières et injures, implorations, prosternations, salive, gestes vindicatifs, rictus, gémissements, psaumes moites et onomatopées haineuses s'échappent de toute part. Un spasme collectif s'est emparé de la masse brune.

La masse noire serpenta, se cambra, puis haletante s'immobilisa devant le ton strident de l'orateur au visage oblique.

— « Notre nourriture terrestre nous provient du ciel. Notre souffle peut être coupé grâce au ciel. C'est pour cela que notre regard doit être rivé aux nuages. Et notre coeur au cosmos. La société des hommes est un mirage. Croire en elle est une hérésie. Et notre première action envers l'édification de la société céleste est de supplicier les hérétiques. Ceux qui pensent. Ceux qui doutent. Ceux qui prétendent ériger la réflexion en exigence. Penser c'est douter. Et douter c'est entamer, prétendre partager la parole divine. C'est pervertir et souiller. Les hérétiques sont des pervers et des souilleurs de foi. Il faut les réduire Ou bien les faire payer. Les

réduire au silence ou les faire payer à vie. Pour ceux qui ont la volonté de se repentir ils paieront un impôt sur la pensée. Ou sur l'imagination. Ceux qui ne seront pas en mesure de s'acquitter de leur redevance ou qui restent tentés par les pratiques douteuses de la réflexion seront nettoyés. A jamais. Purement et religieusement. La société céleste est une société immaculée. Elle ne souffre aucunement la présence de douteurs, ces hypocrites, ces renégats, ces os de l'enfer, esclaves de Satan et serviteurs de l'Occident. Ces ennemis du ciel ont pour mission de multiplier les virus mortels. Ce sont les propagateurs du cancer moderniste et du sida démocratique. Le sida de la démocratie est la dernière invention des croisés pour conserver leur suprématie sur le Croissant. Avec la volonté du plus Haut préservons-nous d'eux. Qu'ils meurent. Ces chiens. Qu'ils meurent sans sépulture! Qu'ils meurent sans sépulture!»

A la seconde vocifération, la masse brune sursauta comme un seul individu. Sombre. Sa jubilation se fit gémissement, proche à l'extase. Puis pleurs. Puis grondements sourds, avant de reprendre en chœur : «Qu'ils meurent! Qu'ils meurent! Sans sépulture.» Les bras qui se levaient, telles des lances donnaient à la masse brune l'aspect d'un champ de blé noir.

Leila qui regardait fixement depuis un moment se leva subitement, prise de malaise, et se précipita vers la salle de bain. Pour vomir et pleurer. Et puis, sans l'avoir soupçonné, anticiper sur son cycle menstruel. Prise de désespoir, elle se déhancha, puis esquissa quelques mouvements de danse devant la glace, puis quelques pas, puis des gestes qui lui rappelèrent des scènes de films hindous. Elle rigola d'un rire de bon aloi, car Leila n'aime pas les films hindous. Elle les trouve brouillons. Comme les gymnastiques officielles qui sont organisées dans les stades à l'occasion des regroupements provoqués par un jury d'estrade. Toujours le même. Gris et monotone. Monocorde. Avec les mêmes chants. Les mêmes cravates. Et la même grisaille. C'est dans ce même stade que, la semaine dernière, la fête de l'indépendance eut lieu. Avec les mêmes mines grises arborant un croissant au milieu du front et beaucoup de cupidité dans le regard.

Zahra resta, contrairement à son habitude, dans une immobilité étonnée. Presque figée. Puis dressant sa silhouette droite et élancée, elle dirigea son regard vert profond à l'endroit d'Ayed qui, surpris dans sa rêveuse torpeur, le reçut comme la foudre.

— Tu prends un café? lui lança-t-elle.

— Je prendrai volontiers un peu d'espoir. Et peut-être un verre de vin, tenta Ayed avec un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus. Zahra sans répondre se dirigea vers la salle de bain, rejoindre Leila.

Leila se tenait la tête et souriait à Zahra, comme pour lui signifier que ce prompt malaise était libérateur. De quelque chose. De quelqu'un. De quelques instants. Ou de quelques contes mal assumés. Mal racontés ou mal reçus, peut-être. Elle ne sait.

Leila qui connaît bien Zahra, l'enlaça, puis l'embrassa. Elles revinrent toutes deux vers le balcon pour observer la fin probable de la menace. Pour s'assurer que le stade était vide. Pour l'instant. Pour quelques jours. Et qu'il n'y avait plus de foule de blé noir. Ni de lances obtuses. Ni de pics rouillés qui menacent de dégonfler le ciel. En lui filant le tétanos. Et l'exil des arc-en-ciel.

Ayed se surprend à sentir une odeur de jaoui qui vient du balcon d'à côté ou du balcon du dessus, il ne sait. Cet encens l'étonne d'abord, mais ensuite lui fait plaisir. Cet encens populaire qu'est le jaoui lui rappelle sa mère et les houillères de Kennada. Mamma, la mère de Ayed croit beaucoup à la prière, à Dieu, aux m'rabtines, au ksar. Le seul qu'elle connaisse d'ailleurs. Avec ses ruelles sombres et humides où elle

reconnaît les maisons grâce à l'odeur ou aux piailllements des enfants. Elle reconnaît aussi les familles grâce à leurs relents culinaires.

Mais Ayed fixe le stade et la forme de la masse noire. De la menace. Le champ de blé noir. Le champ de lances aiguës. Le champ est en train de s'assoupir, se dit Ayed. Pour un temps. Que le champ s'assoupisse pour quelques semaines! Pour une saison de répit... Sans y croire vraiment. Mais en y pensant fortement. En espérant ne jamais être acculé à la fuite, Ayed pensa à Zahra mais aussi à Leila. Zahra est décidée à rester et Leila n'aime pas fuir. Zahra est une femme déterminée car elle n'a pas la vocation du renoncement. Leila aime les fêtes et les lectures tardives. Elle aime aussi tous les présents de tous les maintenant. Elle veut que la vie soit l'addition de plusieurs maintenant. Elle n'aime pas les intrants qui ressemblent à de la fiction glue. Elle veut vibrer vrai et instantané. Leila veut vibrer à Issi ce qui est devenu, à présent, fort problématique. Et c'est aussi pour cela qu'elle vomit. Parfois. Elle vomit sûr et mal, très mal.

Zahra lui caressa encore, une fois, ses cheveux de jais et l'attira vers l'air. Frais et clair. Vers le balcon. Vers Ayed qui sait la faire sourire en lui tenant des propos incohérents, où les mots se tiennent par des doigts crochus et des yeux qui esquissent un rire. Un rire parfois mouillé et parfois solitaire. Parfois luminescent et parfois déserté de tous les verts. Déserté de tout ce qu'il aime.

Cela Zahra et Leila le savent. Elles savent toutes les deux que Ayed est un naïf romantique. Un rêveur qui ne veut guère se rendre à l'évidence pour se sauver lui-même. C'est un nuageux qui cultive la distance. Et le salut du doute. Le doute offre l'avantage du frémissement. Parfois du ravissement. Et cela elles le savent aussi. Elles savent toutes les deux que Ayed ne renoncera pour rien au monde à la promesse d'un ravissement. Clair et fugace.

Ayed continuait à observer la masse brune qui semble maintenant revenir à une accalmie annonciatrice de l'éparpillement. Et du regroupement promis. De l'entremêlement futur des nombres. Du frottement des corps des hommes en sueur, dans un autre stade. Dans n'importe quel stade. En chaleur et crachant toutes les sommes de toutes les révoltes. N'importe quelle révolte. Et n'importe quelles sommes. Pourvu que les sueurs, les révoltes, les frottements, les cris, les corps et les doutes se regroupent. A n'importe quel prix. A n'importe quel stade. A n'importe quelle heure. L'orateur au visage oblique psalmodiait avec une régularité métronomique : «Avec calme, mes frères, avec calme mes frères, avec calme...».

Ceux qui étaient tassés près de la sortie du stade et sur les murs surplombant l'entrée principale, se retirèrent les premiers. Par grappes serrées, ils pressaient le pas vers les voitures et les autobus stationnés dans un alignement impeccable. Puis brusquement une pagaïe de vrombissements sur fond de nuage grisâtre entrecoupés d'appels fusant de toutes parts, de prénoms se brisant sur la cacophonie de l'indifférence et des précipitations piétineuses sentant le gaz oil et le doute ; se fait la rumeur montante du quartier.

Le quartier qui, en général, respire l'odeur des légumes du marché matinal et des familles qui déménagent tôt, de plus en plus, et sans regrets, profitant de l'anonymat que leur procure ce regroupement d'inconnus. Car on peut tout transporter n'importe quoi dans un marché populaire. Tout ce qui se transporte se vend ou s'achète, se perd ou se vole. Maintenant à Issi, il vaut mieux déménager dans l'anonymat. Par un jour de marché. Parce que quelqu'un qui déménage en clair est suspect aux yeux du voisinage. Il l'est doublement. Ou bien, il a construit une villa avec de l'argent aussi

suspect que ses attitudes ostentatoires de salarié, vivant au dessus de ses pièces de monnaies grises. Et sans valeur. Ou bien, il a revendu son appartement qu'il a déjà, promis à quelqu'un d'autre. Peut-être à un voisin. Peut-être à un frère. Peut-être aux deux. Ayed qui n'a pas quitté la malle bleue pour continuer à observer la masse brune, mais aussi pour ne pas prendre à défaut la délicatesse, toute féminine de Leila. Pour ne s'apercevoir de rien. Ne déceler aucun signe de renoncement à l'assaut perpétuel vers l'élégance que Leila a toujours cultivé comme une seconde nature. Ayed s'arracha à la malle bleue et se dressa pour mieux suivre des yeux, les mouvements désordonnés des différentes grappes plus assombries encore par le crépuscule et l'exiguïté.

Quelques gamins saisirent l'aubaine pour s'accrocher au dos de plusieurs autocars ou sur l'arrière poussiéreux de quelques camions qui avançaient péniblement en toussotant. Ils scandaient tous à tue tête, les slogans de leur équipe locale de football. La plupart du temps, ces slogans se réduisaient à une suite d'onomatopées. A la vue de cette scène, Ayed ne put s'empêcher de sourire. Puis il éclata d'un fou rire nerveux. Se dirigeant ensuite vers Zahra et Leila, il leur lança, solennel : «La dérision sort de la bouche des enfants!». Il ajouta, un peu fier de sa trouvaille, «voilà que la société céleste se termine en queue de ballon!».

Zahra qui ne se départit guère de son réalisme quelque peu grinçant, trancha net la gorge de la métaphore du ballon en précisant : «C'est bien dans un stade que cela s'est passé!». Ayed, un peu confus, essaya alors de s'accrocher au regard de Leila en lui lançant :

— Et si on faisait la fête?

Leila, sans répondre, dirigea son regard vers Zahra, comme pour solliciter son avis.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, lâcha promptement Zahra.

Sans attendre la suite de la consultation, Ayed s'empara d'un couffin large et se dirigea vers la porte blindée qu'il se plaisait à appeler le coffre-fort. En particulier devant des visiteurs inhabituels, comme pour leur signifier qu'il désapprouvait ces portes en métal qui ont envahi la ville depuis quelque temps et derrière lesquelles, les gens s'imaginent trouver une sécurité qui a depuis fort longtemps quitté les rues de leur quartier.

Au cinquième étage il croisa le regard rougeâtre et brumeux de Mimoun qui montait péniblement les quelques marches qui lui restaient en se dandinant. Mimoun qui habite au sixième étage de la tour est un être exigü. Son physique est court et gris comme un après-midi pluvieux. Avant d'être agent du Molosse, Mimoun, comme beaucoup d'autres, était vendeur d'oeufs. Puis d'emballage pour oeufs, qu'il stockait des semaines durant, dans son balcon. Parfois un de ces cinq garçons, tous sans emploi, trimbalait une plaquette d'une douzaine d'oeufs comme un chandelier avant de la remettre à un voisin contre quelques billets froissés, et s'en retourner dans son sixième étage avec le sentiment du devoir paternel accompli.

Au seuil de l'immeuble, Ayed réalisa le risque qu'il pouvait encourir en sortant à cette heure-ci. L'odeur âcre du regroupement en surnombre planait encore sur le quartier comme un nuage laissé en rade. Un nuage qui tombe en décomposition. Et qui sent mal, parce que rempli de menaces. Ayed serra le couffin contre sa poitrine comme un dérisoire gilet pare-mal. Et il s'engouffra dans l'obscurité. Et le silence.

**Saber**